



# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

*Elle se marie!* Que de bonheur, ou combien de malheurs dans ces mots prononcés tant de fois avec indifférence! quel avenir ils renferment! quelles émotions ils préparent! *Elle se marie!* dit en souriant la jeune fille qui voit choisir, pour sa sœur, la couronne nuptiale; et, envieuse d'un titre qui flatte son imagination, elle folâtre au milieu des attributs



de l'hymen, tandis que la main émue d'une mère, attachant le voile sacré sur le front de sa fille, sent tomber quelques larmes, et dit en soupirant : *elle se marie !*

Pourquoi la chambre d'Amélie est-elle parsemée de tant de gazes, de blondes et de bijoux ? Pourquoi ces guirlandes de fleurs suspendues aux portiques, et ces trophées d'amours tracés en mille lumières, cette harmonie si douce, cette foule si joyeuse ? Pourquoi tant de bonheur dans les regards de la jeune fille, d'espérances dans son sourire, d'embarras sur son front ? *Elle se marie !*

Et peut-être dans quelque tems, si l'on demande pourquoi l'on rencontre souvent Amélie, triste, pensive et solitaire, pourquoi les roses de son teint sont effacées, sa gaité détruite, et ses lèvres pâlies par les soupirs, on répondra : *elle s'est mariée !*

Mais, laissant à la philosophie la tâche pénible de découvrir les illusions si douces qui précèdent le mariage, les douloureuses déceptions qui le suivent, n'oublions pas que nous avons à remplir une tâche plus légère, et bornant nos remarques aux pompeux apprêts qui embellissent l'hymen, prenons, pour limites à nos réflexions, la brillante corbeille d'une illustre fiancée.

— On a beaucoup parlé du trousseau de la princesse de Bavière, et le choix des objets qui le composent répond à la réputation de bon goût que notre nation s'est acquise dans tous les pays, et fait honneur aux maisons qui les ont fournis. Celle de M. Delille \* a su encore, dans cette circonstance, faire preuve de supériorité, et les nombreux tissus qu'il a procurés pour cette circonstance, pourront porter à une autre partie du monde le type de nos modes et la variété de nos goûts. Parmi les robes les plus remarquables destinées à la jeune impératrice, nous en citerons une en véritable gaze de Chine, dont les couleurs et les effets d'argent sont admirables ; la garniture est un bouillon de tulle très-volumineux, relevé par de grandes pointes en tulle bordées de blondes, et fixées par des bouquets à la jardinière, mêlés de feuilles d'or et d'argent ; le corsage plat, garni de deux rangées de blondes riches très-fournies.

---

\* Rue Sainte-Anne, n° 46.



— Une autre robe est en velours cachemire, dont la disposition est une grande rayure vert émeraude, sur laquelle est un dessin gothique en noir, et une autre rayure blanche, dans laquelle se trouvent de grands dessins cachemire tissés dans l'étoffe; la garniture de cette robe est un grand biais découpé en dents très-longues, entourées d'une blonde de trois doigts froncée tout autour; les manches, en bérêts, sont également ornées de biais dentelés et garnis; le corsage drapé.

— Une robe, non moins belle pour la supériorité de sa qualité, est en velours cerise, garnie d'un volant de blondes à dessins gothiques d'une demi-aune de hauteur; le corsage, drapé par-devant, est à dos uni, orné d'une mantelle à trois rangs, et sabots au bas des manches.

— Les robes en satin et différentes étoffes de soie sont garnies de cables formés de satin et de blondes. Une d'elles, en satin vapeur, est garnie de flots ornés de satin.

Beaucoup de manteaux sont en velours de différentes nuances, en moire, en tulle lamé, etc.

Le choix des dentelles et broderies de tous genres, les blondes, les objets de fantaisie et tous les accessoires imaginables à la toilette, ont été rassemblés dans cette occasion avec un goût et une profusion admirables.

— Un des jours de cette semaine a été pour les magasins Sainte-Anne un de ces jours que les anciens Thraces eussent marqués avec des pierres blanches, et que les Parisiens de nos jours se plaisent à conserver par des souvenirs pleins de charme et de bonheur. Il fut signalé par la présence de S. A. R. MADAME, qui, en visitant elle-même les magasins de M. De-lille, a fait preuve de cette urbanité, de cette bienveillance qui distinguent la Princesse royale, comme de ce goût parfait qui appartient à la femme aimable. Son choix s'est fixé tour à tour sur les gazes élégantes, les riches tissus, et les magnifiques cachemires qui furent déployés devant elle, et son intérêt même s'est plu à devancer les trésors que l'hiver nous prépare; car plus d'un modèle des objets qui doivent nous enchanter dans quelques mois a reçu dès ce jour l'approbation de S. A. R. Les préparatifs du mariage de son auguste sœur ont donné lieu à la préférence honorable que la Princesse a témoignée, en venant elle-même faire ses plus brillans achats.



dans ces magasins. Une aussi haute sanction, en ajoutant à la réputation de M. Delille, était le tribut le plus flatteur et le plus digne pour récompenser ses succès, encourager ses efforts, et apprendre à toute la France avec quel goût et quelle gracieuse bienveillance S. A. R. MADAME sait accorder ses suffrages.

— Les étrangers qui visitent Paris dans ce moment diffèrent beaucoup dans leur opinion sur nos modes. Les uns désapprouvent cette masse de plis qui dissimule presque toutes nos formes; les autres au contraire trouvent des charmes dans cette incertitude qui laisse deviner ou supposer les avantages les plus gracieux sous les amples tissus dont nous nous entourons. En résumé, l'on ne peut maintenant juger que de la finesse de la taille d'une femme, et, hors sa ceinture, tout est inexplicable; aussi semble-t-il que ce soit là que se porte aujourd'hui tout l'art de la toilette, et certes M<sup>me</sup> Clemançon\* fut inspirée par le goût du jour lorsqu'elle donna à ses corsets cette coupe si parfaite qui fait distinguer la tournure de toutes les femmes qui se sont confiées à son talent.

— Parmi les coiffeurs qui méritent du public une attention particulière, nous devons citer M. Amable Normandin\*\*, qui s'est déjà fait connaître par plus d'une heureuse invention, et par le goût et la légèreté du travail de ses tours de cheveux. Il vient aujourd'hui d'y ajouter un nouveau perfectionnement, en créant des touffes dites à *l'illusion*, et qui justifient parfaitement leur titre par le naturel et la grâce qu'elles offrent lorsqu'elles sont posées sur le front. — M. Normandin s'est acquis parmi nos élégans beaucoup de réputation pour la coupe de cheveux.

— Les cheveux portés en bandeau sont toujours très à la mode, et l'on continue à porter beaucoup de peignes d'écaille à hautes galeries.

---

\* Rue du Port-Mahon, n° 8.

\*\* Passage Choiseul, n° 19.







*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra  
 Coiffure Exécutée par M. Croizat, Robe de mousseline garnie de plis brodés et  
 bordés d'effilé par M<sup>me</sup> Michel, Caneton de tulle Des magasins de M<sup>me</sup> Payan, rue  
 Montmartre N.º 167.



## THÉÂTRE ANGLAIS.

Nous devons savoir quelque gré aux comédiens anglais qui sont venus nous visiter à cette époque de l'année la moins favorable aux entreprises dramatiques : une chaleur étouffante convertit un plaisir en un supplice intolérable, et rend nos salles de spectacles à peu près semblables à ces établissemens où la vapeur vient couvrir des malades de son humide chaleur. La belle société est allée goûter aux champs les charmes d'un air libre et pur, et l'indépendance de la vie agricole. Nos députés, enfin délivrés des devoirs de leurs fonctions, ont regagné leurs départemens ; le peu de personnes qui restent à Paris y sont enchainées ou par d'importantes affaires ou par des obligations impérieuses. Aussi nos spectacles français ont grand'peine à vaincre tous ces obstacles ; ils luttent entre eux à force de zèle et d'activité, et parviennent à peine, par des pièces nouvelles et des représentations composées avec soin, à rassembler, dans leur enceinte, quelques spectateurs distraits et fatigués.

Ce n'est donc point le désir de transformer nos charles en guinées qui a fait venir à Paris les artistes anglais : il faut attribuer leur voyage à un sentiment plus noble et plus flatteur pour nous.

Lorsqu'il y a environ dix ans, la Porte Saint-Martin nous fit entendre, pour la première fois, les tragédies de Shakespeare, jouées par les compatriotes du poète, on se rappelle quelle injurieuse réception leur fut faite par le parterre français. Notre urbanité si vantée dut paraître un mensonge aux malheureux qui se virent en butte à de si cruels traitemens, et l'on dut gémir de voir les droits de l'hospitalité si cruellement blessés, l'humanité même entièrement méconnue, et notre caractère national si étrangement défiguré.

Si de tels excès pouvaient avoir une excuse, on la trouverait dans la défaveur qui, à la même époque, accueillait nos acteurs à Londres. Relégués par grâce dans une petite salle où les seuls privilégiés de l'aristocratie pouvaient trouver accès, il était notoire parmi nous que *John Bull* nous avait en antipathie et croyait son indépendance compromise, si les braves du public s'adressaient jamais à un auteur français.

Mais ces préjugés s'effacèrent peu à peu : notre admirable



Talma obtint à Londres les palmes que son génie devait recueillir partout ; M<sup>lle</sup> Georges excita l'enthousiasme britannique, nos acteurs secondaires furent eux-mêmes écoutés avec faveur et courtoisie.

Dès lors on sentit que la justice était d'accord avec l'urbanité, et lorsque, dans les deux dernières années, des acteurs parurent à Paris, ils furent jugés avec cette impartialité qui est dans nos esprits, et même avec cet enthousiasme qui appartient à notre nation : nos acclamations saluèrent tour à tour la grâce et l'exactitude de Kemble, les formes pittoresques et animées de Kean, la dignité noble et puissante de Macready, l'ingénieuse élégance d'Abbott, et la touchante sensibilité de Miss Smithson, dont il nous était donné de révéler le talent à ses propres compatriotes.

Nous devons croire que ce juste et bienveillant accueil ne fut point sans attrait pour les acteurs qui le reçurent, et nous aimons à penser que la nouvelle visite des comédiens anglais est un remerciement qu'ils sont venus nous adresser, une expression de leur reconnaissance, un gage du souvenir qu'ils ont conservé de la faveur dont nous nous sommes plus à les entourer. Sous ce point de vue, il est de notre justice de leur accorder encore la bienveillance qui paraît les avoir si vivement touchés, et si le public, dispersé par les accidens de la saison, ne se porte point en foule à leurs représentations, la critique doit au moins les juger avec faveur et intérêt.

La nouvelle troupe anglaise, considérée dans son ensemble, ne se compose point d'acteurs du premier rang, mais elle renferme plusieurs sujets d'un talent fort remarquable.

Parlons d'abord d'Abbott, artiste plein de grâces et de facilité dans les manières : c'est une vieille connaissance du parterre parisien. Nous n'avons point oublié avec quel charme il a rempli, l'an passé, plusieurs rôles importants. Ce n'est point par la force et la profondeur qu'il se distingue ; mais il est impossible d'avoir plus d'élégance et de légèreté. On sait combien il jouait gaîment un rôle français dans une petite comédie composée pour lui, sous le nom d'*Anglais et Français*. Il doit plaire surtout aux femmes qui goûtent particulièrement ces façons de bonne compagnie, cette noblesse d'attitudes qu'on retrouve toujours en lui. Dans *Othello*, il a, sous les traits de Cassio, rendu admirablement une scène d'ivresse :



C'était l'ivresse prise sur le fait. Sa voix, son geste, son visage, l'incertitude de sa démarche, tout trahissait l'influence des fumées bachiques. Personne plus que lui n'est fait pour détruire le préjugé si général en France qu'un Anglais est toujours guindé, roide, et que si la force appartient aux fils d'Albion, ils sont brouillés avec les grâces.

Wallak nous a révélé un talent tragique que nous ne connaissions pas encore : il se rapproche plus de Macready que de Kean : une stature noble, imposante, un visage plein de force et de dignité, un accent énergique et puissant, réunissent en lui les principales qualités d'un grand tragédien. Dans *Pizarre*, *Othello* et *Coriolan*, il a tour à tour exprimé avec bonheur toutes les sensations qui saisissent fortement les spectateurs et provoquent d'unanimes applaudissemens.

Pendant plusieurs années, M<sup>me</sup> West a joui à Londres d'une grande réputation. Nous ne doutons pas qu'elle ne la mérite : malheureusement les rôles qu'elle a remplis n'étaient point de nature à lui permettre de développer toutes ses facultés ; et puis, nous sommes gâtés par le souvenir de miss Smithson, enfant chéri des Parisiens et pour qui nous avons eu un si vif et si juste enthousiasme, qu'il peut nous rendre sévères pour celles qui lui succèdent.

Nous ne dirons rien de M<sup>me</sup> St.-Léon ; c'est une Française que nous avons vue à l'Odéon et qui joue aujourd'hui la tragédie anglaise. Nos éloges pourraient être suspects, et nos critiques ne seraient ni justes ni patriotiques.

Parmi les autres acteurs, on a remarqué Diddcar, chargé du rôle de Pizarre, Egerton, un des vétérans du Théâtre Anglais, et d'autres personnages secondaires qui ont fait preuve de zèle et d'intelligence. Il faut toujours noter avec soin le talent de la mise en scène, plus parfait que sur nos théâtres, et l'ensemble satisfaisant des représentations.

Puissent de nouvelles visites des artistes anglais continuer cet échange des renommées de nos deux théâtres, et continuer à prouver que la France et l'Angleterre, souvent divisées par les rivalités politiques, seront toujours unies par le culte des arts, le goût des plaisirs nobles, et les généreux travaux de l'esprit.



— Les habitans d'Agen jouissent actuellement d'un spectacle nouveau, donné par des acteurs d'une espèce toute particulière. Deux Italiens ont apporté dans cette ville des pigeons placés dans des cages par troupes de dix à douze de même couleur : une patience extraordinaire a formé ces oiseaux à des exercices variés, et, le plus souvent, contraires à leur naturel. Tantôt on ouvre toutes les cages, les pigeons s'élèvent, se mêlent, s'éloignent; mais au signal qui les rappelle, les pigeons de même couleur se réunissent, et chaque troupe uniforme rentre dans la cage qui lui est affectée; tantôt on étend à terre des tapis de diverses couleurs, on élève des tables en forme de pavois, les pigeons sont lâchés, ils font leur manège ordinaire, et, au signal donné, chaque troupe va se placer sur le tapis ou pavois qui lui est destiné; tantôt enfin, une troupe de pigeons est lâchée, un chasseur tire sur elle, les pigeons reviennent sur le coup, et se plongent d'eux-mêmes dans la gibecière du chasseur.

— M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> PILON, brevetée de LL. AA. RR. Madame la Dauphine et Madame, duchesse de Berry, pour la fourniture des robes et habits de cour, ainsi que des modes, a l'honneur de prévenir le public et le commerce qu'elle a acquis, de la succession de M. Leroy, avec qui elle était associée depuis huit ans, tous les droits dépendans de son fonds de commerce, situé rue de Rivoli, n<sup>o</sup> 36, et qu'elle transfère même rue, n<sup>o</sup> 18, le 25 août, sous la raison Maison Leroy, dame et D<sup>lle</sup> Pilon, successeurs.

M<sup>me</sup> Pilon peut appuyer ses droits sur la lettre suivante, que vient de lui adresser M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Leroy.

Madame,

Je me fais un devoir de déclarer que, par les arrangemens faits entre nous, vous pouvez seule vous dire successeur de M. Leroy, dont vous étiez l'associée depuis huit ans, le faire connaître à qui bon est utile, et démentir toute assertion contraire. Je suis, Madame, avec amitié. V<sup>e</sup> LEROY. Ce 15 juillet 1829.

ARSENAL DE VÉNUS. — EAUX dans lesquelles il suffit de tremper le peigne pour teindre les Cheveux de toutes nuances; POMMADE qui les fait réellement pousser en peu de jours; EAU garantie pour faire tomber les poils en dix minutes, sans inconvéniens; CRÈME qui efface les rousseurs et blanchit, à l'instant même, la peau la plus brune; CRÈME de Perse qui enlève le hâle et les gerçures; EAU des Sultanes qui rafraîchit le teint et lui donne un coloris vif et naturel; PÂTE qui blanchit et adoucit les mains à la minute; EAU qui blanchit les dents et détruit de suite la mauvaise haleine, même après avoir fumé. Prix: 6 fr. chaque article. On essaie avant d'acheter. Le dépôt est chez M<sup>me</sup> EUGÈNE, rue du Bac, au 2<sup>e</sup>, n<sup>o</sup> 13, près le Pont-Royal.

*A ce Numéro est jointe la planche 657.*

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n<sup>o</sup> 46, au Marais.